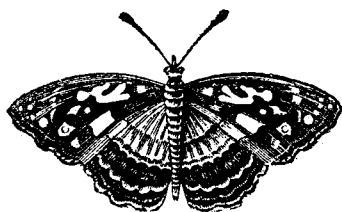


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,
JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LE PRÉSENT DE NOCES.

Georges D..., fils d'un riche capitaliste anglais, arriva à Paris dans le courant de l'hiver de 1831. Appelé dans la capitale par le besoin de dépenser une partie de sa brillante fortune, Georges ne tarda pas à rencontrer une foule d'amis; de ces amis complaisants qui vous ruinent avec tant de grâce, puis vous délaissent avec tant d'insolence. Un seul cependant, Prosper M..., devint pour lui un ami véritable, un phare de secours au milieu du déluge des passions. Plus âgé que Georges, Prosper était un des correspondans de son père, et, à ce titre, il obtint bientôt sa confiance et son amitié.

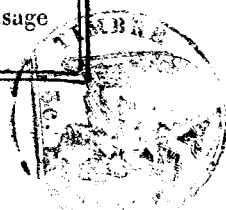
Malgré son flegme apparent, Georges était doué d'une extrême sensibilité, et son cœur, qui demandait déjà mieux que des illusions, ne tarda pas à rencontrer un maître dans la personne de M^{lle} Anaïs, fille d'un gros marchand de la rue St-Denis. Appelé chaque mois chez le père d'Anaïs pour y toucher les fonds qui lui étaient adressés de Londres, chaque mois apportait un changement notable dans les manières de Georges, une teinte de douleur plus marquée sur sa figure naguère si heureuse. Prosper s'en aperçut: Georges, lui dit-il un jour, ne suis-je plus votre ami? et Georges lui pressa tendrement la main. — Georges, continua Prosper, vous êtes malheureux! — un oui!

fut la seule réponse qu'il obtint. Prosper ne se découragea pas, et peu à peu il parvint à connaître le secret de son ami: il aimait avec passion Anaïs, la fille du marchand, mais il pensait que lui, étranger, il ne devait pas prétendre à cette alliance. — N'est-ce que cela, attendez-moi vingt minutes, lui dit Prosper, et il vola chez le père d'Anaïs, qui, tout radieux de cette proposition, se bâta de promettre son consentement et celui de sa fille.

Georges apprit cette nouvelle avec transport; deux jours après il était sur la route de Londres où il allait solliciter le consentement de son père. Il le trouva dangereusement malade et n'osa lui faire part de ses projets de mariage avec une Française.

Trois mois s'étaient écoulés sans que Georges eût donné de ses nouvelles. Un jour que le marchand en faisait la remarque à sa fille: mon père, lui dit-elle, lorsque vous me fîtes part de la demande de cet anglais, je ne balançai pas à vous assurer de ma soumission; mais aujourd'hui que Georges nous a dégagés vous de votre parole, et moi d'une promesse qui m'a bien coûté, vous pouvez disposer de moi, et ce capitaine... — je comprends, ma chère enfant, dit le marchand; non il ne sera pas dit qu'un étranger, un fat, se soit joué d'un honnête Parisien. Quinze jours après, les noces du capitaine et d'Anaïs furent célébrées.

Ce jour même, Georges arrivait à Paris; son visage



pâle, le crêpe qui voilait son chapeau, indiquaient assez le motif de sa longue absence. Il avait perdu son père, et venait s'établir dans la capitale, où il espérait que son union avec Anaïs, sans mettre un terme à ses cuisans regrets, en adoucissait du moins l'amertume.

Son premier soin fut de se rendre chez son ami Prosper. L'avez-vous vue? lui dit-il en l'abordant. — Prosper se tut. — L'avez-vous vue? reprit-il avec anxiété. — Oubliez-la, mon pauvre ami; aujourd'hui un autre a reçu sa main. — A ces paroles de Prosper, Georges se frappa le front avec désespoir; puis il se promena avec agitation, en murmurant des paroles de mort, et sortit malgré les efforts que fit son ami pour le retenir. Georges rentra chez lui, donna quelques ordres à ses gens, et, après avoir pris ce qu'il avait d'argent et de billets de banque, il se rendit chez un notaire.

Tout respire la joie dans la maison du marchand de la rue St-Denis. Anaïs, plus belle que jamais, et parée de tout ce que la mode offre de plus recherché, Anaïs la coquette, reçoit avec orgueil les félicitations des invités. On passe dans la salle de danse, et, peu après, au milieu d'une galopade animée, le capitaine dit quelques mots à l'oreille de sa jeune épouse, et tous deux disparaissent bientôt; on devine pourquoi! — En entrant dans la chambre nuptiale, Anaïs voit un énorme coffre; un billet est dessus. Elle l'ouvre: Pauvre jeune homme, comme il m'aimait! dit-elle; tiens, lis, cher ami. Le capitaine fronça le sourcil, mais il se radoucit bientôt à la lecture du billet. — Voyons, dit-il ensuite avec un peu de jalousie, voyons les cadeaux de ce M. Georges. — Amélie impatiente saisit la clef attachée au coffre; elle l'ouvre... Aussitôt un nuage épais et fétide remplit la chambre. Elle veut sonner, le capitaine la retient. Peu à peu cette vapeur se dissipe, et Anaïs voit des diamans briller sur un fond noir. — Que c'est beau! dit la jeune mariée en sautant de joie, que c'est galant! Et elle se baisse encore pour admirer. Soudain un cri d'effroi lui échappe; elle a vu Georges, l'anglais Georges, dont la bouche contournée lui souriait d'une manière horrible. Etendu dans le coffre où il s'était asphixié, il tenait à la main un papier portant pour inscription: *Mon présent de nocces*. C'était son testament, par lequel il instituait Anaïs son héritière universelle.

Le capitaine fit enlever le coffre, parfumer la chambre, et attira doucement sa jolie compagne.

Le lendemain, les diamans qui, la veille, décoraient un cadavre d'homme, brillaient au cou de la jeune mariée!

LÉON V.****



AVENIR DE LA POÉSIE.

On l'a dit depuis bien long-temps, la littérature (la poésie surtout) est l'expression exacte de la société; et jamais maxime, selon moi, n'a caché plus grande vérité sous moins de prétention à la sentence. Laissons donc parler ceux qui crient à l'agonie de la poésie, elle ne mourra pas!

La poésie, c'est un vaste et beau miroir qui reflète tous les objets qu'on lui présente. Placez devant lui des hommes primitifs et simples, simples par leurs goûts et sublimes par leurs pensées qui n'ont pas encore été usées, vous aurez la Bible.

Placez devant lui des hommes courageux et guerriers, qui aiment les combats et le sang pour le plaisir de la victoire et de la renommée, vous aurez Homère et Virgile.

Placez devant lui des hommes aux passions étranges, aux imaginations extraordinaires, aux cœurs chauds et exaltés, vous aurez Shakespeare, et Schiller.

Maintenant, présentez-lui une civilisation décrépite, une société qui s'en va, des mœurs qui croulent, elle vous reflètera Ovide, Piron, Parny.

Et ne croyez pas que tout ceci ne soit que rêves et utopies faites à plaisir; non, ce n'est pas là ce qu'on appelle un système, mais bien une vérité établie sur des observations qui valent des preuves.

Comment, en effet, nier une chose dont vous pouvez suivre la marche dans tous les siècles, depuis le plus reculé jusqu'au vôtre? Ne serait-il pas ridicule de prendre en doute une vérité vue de si loin et de si près, et que vous pouvez toucher au doigt partout?

Allez d'abord chez le peuple le plus ancien que l'on connaisse (ce qui ne veut pas dire qu'il soit le plus ancien), chez les Hébreux. — Ici, je vous renverrai à l'admirable préface de M. Victor Hugo dans Cromwel. Il vous expliquera comment la Bible reflète exactement les mœurs de cette époque, de cette civilisation naissante; dans l'impossibilité où je suis de vous en parler aussi bien que lui, je me tais et vous recommande son livre.

En Grèce! regardez! — La Grèce est libre, puissante et sobre, et la Grèce vous donne successivement Homère, Pindare et Platon, car Platon était poète.

La Grèce s'use, et à mesure qu'elle s'use, viennent les hommes qu'elle demande. Il lui faut d'autres émotions que celles de la vertu et de la liberté, c'est-à-dire celles des passions, celles du crime; de là un théâtre, — et Eschyle, Euripide, Sophocle paraissent et représentent leur époque.

Tout cela l'énerve; elle est molle et paresseuse, il lui faut des chansons; — Anacréon vient.

Puis Longus, — qui apparut probablement quand

elle allait mourir, et qui, pour lui faire prendre en patience son agonie, lui forgea des romans...

Et Rome ! voyez donc Rome ! — Comme cette littérature si audacieuse et si pétulante pendant le peu de temps que lui laissaient les agitations continuelles de la république, comme cette littérature s'assouplit et rampe sous les Césars ! N'est-ce pas qu'ils peignent bien leur époque et qu'ils prouvent bien la vérité de la maxime invoquée plus haut, ces Virgile qui flattent les puissans, ces Horace qui mendient des dîners chez les ministres, ces Ovide qui lèvent le voile à tout ce qu'il y a de sacré ; ces hommes, enfin, qui rapetissent leur littérature, parce que leur époque est rapetissée ; qui sont cyniques parce que leur époque l'est ; qui ne sont enfin que ce qu'est leur époque ?

Cela est, et cela doit être...

Comment voudriez-vous, en effet, qu'un homme, soit qu'il assistât au principe des choses, ou à leur progrès, ou à leur chute, n'eût pas son ame invinciblement attachée à ces choses dont il est, — je me trompe, — dont il se croit le complément indispensable ? Comment voudriez-vous qu'il s'occupât d'autres objets que de ceux qui sont devant lui, quand c'est d'eux que dépendent son existence et son avenir ? — Il s'en occupe, il les pèse, il y rêve, et quand il est poète et qu'il veut chanter, son ame est contrainte de se traîner dans cette ornière que la nature lui a creusée, — belle ou hideuse, n'importe, — dans son époque....

Voilà le mot de l'énigme.

Ah ! c'est une bien belle étude à faire que celle de cette marche égale de l'esprit humain sous toutes ses faces, sous toutes ses formes ; il est vraiment curieux de voir cette ressemblance identique entre les événemens d'un siècle et ses pensées, entre son acte et sa parole ; — de saisir cet enchaînement au passage dans tous les âges et de s'amuser encore à jeter une époque tout entière dans le moule de la précédente pour examiner comme elle s'y encadre ! — Et qui sait ? peut-être qu'en remontant ainsi d'époque en époque, et en observant les diverses nuances que le temps y a jetées, on parviendrait par des calculs à saisir l'âge du monde et le mot de la création !...

Je pourrais, si je le voulais, vous promener en Espagne, en Allemagne, en Italie, en Angleterre ; — là, je vous montrerais Cervantes, l'admirable bouffon d'un siècle bouffon jusqu'au ridicule ; je vous montrerais Goëthe, faisant Werther pour la fin du 18^e siècle, parce que le 18^e siècle n'avait plus rien à tenter en fait de jouissances que le suicide ;... je vous ferais écouter le Dante, chantant l'Enfer au milieu des hurlemens de la guerre civile ; puis Byron, — Byron qui, venu après eux, ne trouva plus que l'homme valût la peine d'être raillé ou battu ; — Byron, qui ne se donna pas la mort parce qu'il se méprisait trop, et s'amusa,

pour passer gaiement la vie, à jurer et à blasphémer en vers sublimes !

Je pourrais même, sans aller si loin, vous mettre sous les yeux quelques-unes des célébrités françaises de notre époque ; mais, trop faible à cette heure pour pouvoir me faire entendre assez, trop isolé pour résister aux attaques furieuses de ceux à qui je dirais leurs vérités en face, j'attendrai une heure plus favorable.

Pour le moment j'ai atteint mon but, en montrant que la poésie, maintenant plus que jamais, est sûre de ne pas mourir, — maintenant qu'une régénération sociale complète lui promet des inspirations dignes d'elle !

J.-G. CHAUDESAIGUES, de Grenoble.

LES RÊVES.

Pauvre petite enfant, si fraîche et si jolie,
Et si rose au matin, quand un léger sommeil
Pèse encor sur tes yeux, et que ton cou se plie
Sur ton bras blanc, doré des rayons du soleil ;
Oh ! dis : pendant la nuit, vois-tu passer en songes
Quelques vagues reflets des jours qui te viendront !
L'amour, s'il t'apparaît, te fait-il des mensonges ?
Sens-tu de la glace à ton front !

Ton cœur, tout dévoré du feu d'une fournaise,
S'est-il jamais tordu dans ton sein, comme on dit
Que les pauvres damnés se tordent sur la braise,
Quand satan donne un bal dans son palais maudit !
Rêve-tu qu'il fait beau, que la terre est riieuse,
Et que, seule au milieu de la foule et du bruit,
Tu passes dans le jour comme une ombre railleuse,
Car, pour toi, c'est toujours la nuit !

Toujours, toujours la nuit te pressant dans ses ombres,
Semant ses spectres noirs qui font peur aux enfans ;
Car on les voit danser sous de grands manteaux sombres,
Avec des yeux de flamme à leurs têtes luisans !
Et si l'on veut crier ou s'enfuir en arrière,
Impossible ! — Le sol s'entr'ouve sous les pas ;
Et l'on pleure, et l'on pense une sainte prière
Que le jour on ne savait pas.

Et puis les grandes eaux roulant comme un déluge,
Et bouillonnant au front des cités ; ne laissant
Au dessus du courant qu'un volcan pour refuge,
Où les crânes brisés portent des blocs de sang !
Car, au panorama des choses fantastiques,
Il suffit d'un instant pour entasser aux yeux
Plus de sombres horreurs que les siècles antiques
N'en doivent au compte des cieux !

Et l'on rêve parfois qu'on a des ailes d'ange ;
Et l'on va comme un Sylphe, et l'on nage dans l'air,

Et l'on est bien, là haut! — Dans l'atmosphère étrange,
 Où le jour on voyait serpenter un éclair!
 Pauvre petite enfant, si fraîche et si jolie,
 Et si rose au matin!... Oh! rêve, si tu veux,
 Qu'il soit dans ta pensée une chose accomplie,
 Un jour qui sourie à tes vœux!

Sophie GRANGÉ.

THEATRES.



La représentation au bénéfice de Jules avait attiré un monde fou, grâce à des titres passablement prétentieux, et surtout grâce aux *Chansons de Béranger*, vaudeville pétillant d'esprit, qui avait été joué partout avec succès, avant d'apparaître sur notre scène, et qui sera probablement le seul qui survivra honorablement à cette soirée.

Sara ou l'Invasion est une pièce qui contient quelques jolis détails, mais dont l'absurde invraisemblance dépasse toutes les bornes. Malgré le talent de M^{me} Herliska, et la gentillesse de M^{me} Adam, dans le rôle du trompette féminin, nous n'osons pas lui prédire une longue existence.

Les Cabinets particuliers sont une parade beaucoup trop diffuse, qui est maladroitement calquée sur la pièce qui n'en est pas une, et qui a été bien et légitimement sifflée, malgré l'originalité de Breton dans le principal personnage.

Nous connaissons depuis long-temps le *Centenaire*, dans lequel St-Albin s'était fait remarquer très-avantageusement, et où son physique pointu prêtait merveilleusement à une charge de vieillard. La figure de Breton n'offre pas le même avantage; l'illusion ne peut être aussi complète chez lui que chez son devancier, et nous l'en félicitons. Il a certainement bien joué le rôle, car il est du petit nombre des artistes qui peuvent être plus ou moins bien, mais jamais mal. Cependant, nous croyons qu'il n'y fera pas autant d'effet que dans beaucoup d'autres plus adaptés à son genre de comique.

Enfin, les *Chansons de Béranger* sont venues égayer les spectateurs d'une gaieté franche et de bon aloi; la donnée est un peu *rococo*, puisqu'elle tient à cette excellente mythologie qui inspira les lettres si somnifères de ce bon et vertueux M. Demoustier, mais les en détails sont si spirituels, le comique si incisif, que l'on rit aux larmes des lazzis de paillasse et du plaidoyer du juge de Charenton. Plusieurs couplets ont été bissés, et nous invitons tous nos lecteurs à aller voir M^{me} Adam sous le costume complet de la liberté, de la fortune et de la cantatrice, rôles qu'elle joue avec un égal talent. Les *Chansons de Béranger* sont appelées à une longue et fructueuse vogue.

Avant-hier dimanche, quelques abonnés qui ne

s'intéressent probablement guères à la *Tour de Nestlé* qu'ils ont vu dix fois, ont jugé convenable de siffler cet ouvrage; mais les nombreux spectateurs que cette remarquable composition avait attirés, ont à leur tour trouvé convenable d'imposer silence aux sifflleurs, pour jouir tranquillement du spectacle qu'ils avaient payé au taux du bureau. Il y a eu obstination de part et d'autre, et le commissaire de police a été obligé d'intervenir pour ramener le silence et faire continuer la représentation ainsi qu'elle était annoncée par l'affiche.

— La semaine qui court promet des plaisirs nouveaux aux habitués de nos spectacles; au Grand-Théâtre d'abord, la représentation au bénéfice de Delacroix, acteur si justement aimé du public. Elle aura lieu vendredi, et se composera d'*Un jour de noces*, drame en trois actes et en vers, d'une femme de beaucoup d'esprit, qui a déjà signalé son talent par plusieurs productions remarquables. Les artistes chargés des différents rôles de cette pièce s'accordent d'avance pour en dire beaucoup de bien, et cette unanimité est d'un favorable augure. On parle aussi d'un dénouement très-dramatique qui doit produire un grand effet. Le bénéficiaire remplira le principal rôle, et c'est encore une chance de succès de plus. Joignez à cela la reprise de *Guillaume Tell*, et vous aurez un spectacle de nature à piquer vivement la curiosité, et à satisfaire les amateurs les plus exigeants.

Jeudi, aux Célestins, pour le bénéfice de Breton, on donnera *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, comédie-vaudeville en trois actes, imitée du célèbre roman de Jules Janin; *le Sergent de ville et le Pair de France*, ou *le Rêve d'un marchand de peaux de lapin*, folie en un acte, que l'on dit fort originale; *Folbert ou le mari de la Cantatrice*, l'un des meilleurs rôles d'Odry, et dans lequel Breton ne peut manquer d'être délicieux; plus l'hymne des *Cornichons*, chanté par lui, et la reprise de *M. Chapopard*. Avec l'intérêt qu'inspire le bénéficiaire, en voilà plus qu'il n'en faut pour que la salle soit comble, et elle le sera, nous ne pouvons pas en douter.

— Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs le nouveau journal que viennent de créer, à Paris, sous le titre du *Charivari*, notre spirituel compatriote, M. Philippon, et son non moins spirituel ami, M. Charles Desnoyers, auteurs déjà de la *Caricature*. Ce journal contiendra un dessin nouveau, chaque jour, et ne coûtera cependant que 18 fr. par trimestre, comme les autres feuilles du même format. Nous reviendrons plus au long sur cette importante publication, qui laisse bien loin derrière elle tout ce qu'a pu enfanter jusqu'ici l'Angleterre, qui passe cependant pour la terre classique de la caricature.